Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

Hors-série | 2011
Postures assignées, postures revendiquées

Campus 2016

Campus 2016

Valerio Vassallo

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/jda/5800
DOI : 10.4000/jda.5800
ISSN : 2114-2203

Éditeur
Association française des anthropologues

Édition imprimée
Date de publication : 1 octobre 2011
Pagination : 177-184
ISBN : 978-2-953-95998-7
ISSN : 1156-0428

Référence électronique
Valerio Vassallo, « Campus 2016 », *Journal des anthropologues* [En ligne], Hors-série | 2011, mis en ligne le 07 avril 2015, consulté le 03 mai 2019. URL : http://journals.openedition.org/jda/5800 ; DOI : 10.4000/jda.5800

CAMPUS 2016

Valerio VASSALLO*

Valerio Vassallo est maître de conférences à l'université Lille1 et mathématicien en résidence à la Cité des Géométries de Maubeuge. Il est spécialiste de géométrie algébrique énumérative des courbes. Il a dirigé pendant huit ans (1994-2002) l'IREM (Institut de recherche sur l'enseignement des mathématiques) de Lille. Dans ce cadre il a organisé des stages et des colloques de formation continue pour les professeurs d'école, les enseignants du secondaire et des classes préparatoires. En tant que mathématicien en résidence à la Cité des Géométries de Maubeuge, il participe à la mise en place de laboratoires de mathématiques dans les établissements du Val de Sambre, il organise également des colloques, accueille et crée des expositions, écrit des films et pièces de théâtre (notamment *Bulles... j'ai fait un rêve étrange* en collaboration avec la compagnie Théâtre diagonale de Lille), donne des conférences de mathématiques sous forme de contes. Il a réalisé un film interview du mathématicien Jean-Pierre Kahane de l'Académie des sciences sur le thème « Qu'est-ce que la recherche en mathématiques aujourd'hui ? » En tant que passionné de cinéma, il a réalisé quelques films courts parmi lesquels *Campus 2016* pour dénoncer la pratique exagérée de la méthode de « néo-évaluation » dans les universités françaises. Il écrit aussi en tant que billettiste pour le site Images des mathématiques où il est également coresponsable de la rubrique Courrier des lecteurs. Le texte qui suit a été écrit pour le colloque de novembre 2009 et fut lu après la projection de son film

* Université Lille1 – Cité scientifique –59655 Villeneuve d'Ascq cedex
Courriel : valerio.vassallo@math.univ-lille1.fr

Campus 2016. C'est pourquoi nous conseillons au lecteur de regarder ce court métrage avant d'aller plus loin[1].

Bonjour à chacun. Tout d'abord, je tiens à m'excuser pour mon absence aujourd'hui, jour important pour vous, participants au colloque et pour moi car le film que vous venez de voir est mon premier court-métrage. Je participe actuellement à un colloque à l'université La Sapienza de Rome où je présente les projets de nouvelles maquettes *Mathématiques et Philosophie* et *Mathématiques et Lettres* que nous avons déposés pour le prochain contrat quadriennal à Lille1 et Lille3. Les collègues italiens sont très intéressés par ces projets, notre ministère beaucoup moins.

Venons-en au film. Si je réfléchis à sa genèse, je dirais que le premier mot qui me vient à l'esprit est le mot « souffrance ». De quelle souffrance ? Tout simplement, sans trop de détours, de la souffrance que je ressens sur mon lieu de travail. Il est vraiment très difficile pour moi d'en parler. Pourtant, ce ne sont pas les mots qui me manquent mais peut-être, au fond, le courage de dépasser une forme de pudeur. Celle de dévoiler une certaine part d'intimité, celle de rompre des secrets, pas uniquement les miens, mais aussi ceux que je partage avec une communauté ou avec une grande partie de la communauté à laquelle j'appartiens. Cette communauté est celle des enseignants-chercheurs, en mathématiques, dans mon cas particulier. Je trouve plus de facilité à exprimer avec des mots l'immense plaisir que j'éprouve à discuter de mathématiques avec mes collègues, à enseigner et à échanger avec les étudiants pendant et en dehors des cours, à faire une conférence auprès du grand public, à éprouver de la joie devant un beau problème de géométrie, à partager des fous rires avec mes collègues pendant la pause-déjeuner ou la pause-café... Il m'est très agréable de parler de tout ça, c'est-à-dire du bon côté de mon métier.

Je tiens à faire remarquer que je passe, comme bon nombre de collègues, plus de temps sur le campus universitaire que chez moi près de mes proches ou en compagnie de mes amis. D'ailleurs, la plupart des gens passent peut-être les deux-tiers de leur vie, hors de leur domicile. Il faut vivre longtemps pour inverser ces proportions.

[1] On peut visionner le film à l'adresse suivante http://lille1tvtest.univ-lille1.fr/tags/video.aspx?id=86b72401-0c11-4996-ad02-8d60c6500d31

L'année dernière, un membre très cher de ma famille est décédé, il était plus que centenaire : il avait vécu plus d'années à la retraite qu'en exercice en tant que chef de gare. C'est rare, me diriez-vous. C'est ce que je me dis aussi :'aimerais bien fêter mes 100 ans et avoir encore la santé et la force d'esprit pour tourner un nouveau film à l'image du réalisateur centenaire portugais Manoel de Oliveira.

Lorsque je regarde en arrière, après presque vingt ans de carrière ici, à Lille1, et presque trente d'enseignement, le métier d'enseignant-chercheur représente pour moi, comme pour vous tous, chacun dans sa spécialité, une belle tranche de vie. Comment s'interdire alors de ne pas attacher la plus haute importance à la qualité de ce service, tant sur le plan professionnel que sur le plan humain, service à offrir à la communauté en échange des compétences et de la qualité du service des autres ? On appelle ce service le « service public », celui-ci étant à mon avis une des formes les plus nobles du respect des autres dans une démocratie digne de ce nom. Disons, pour aller droit au but, qu'il y a des statuts, actuellement remis en cause, établis au début des années 1980, qui déterminent les missions des enseignants-chercheurs, missions énoncées en termes de « recherche » et de « transmission de connaissances », cette dernière impliquant elle-même la première. Je pense, comme chacun de mes collègues, avoir accompli et continuer à accomplir ces missions. À ma façon, certes, avec mon style, ma personnalité, avec mon être tout entier, c'est-à-dire cette personne que j'extrais de son intimité chaque jour pour qu'elle participe à la vie collective. Comment alors ne pas s'indigner d'être mis sur une liste « noire », celle des non-publiants ou, peut-être pire, la liste « grise » des enseignants-chercheurs dont la présence est tolérée par la hiérarchie ? Comment digérer que l'on vous octroie un sursis car « au fond vous faites quelque chose dans ce laboratoire » ? Comment ? Je fais seulement quelque chose ? Ce serait ce petit quelque chose qui me sauve d'être mis à l'écart du laboratoire ? Je passerais donc les deux tiers de ma vie hors de chez moi pour faire « quelque chose » ? Ce quelque chose qui est là, c'est presque zéro, mais ce n'est pas zéro, donc « je suis sauvé ». Incroyable ! Mais sauvé de quoi au juste ?

Voilà une nouvelle forme de mépris, « le mépris intellectualisé ». Je crois, comme beaucoup de collègues, vivre un

cauchemar, celui de ne pas être dans un laboratoire de scientifiques de haut niveau... Et pourtant. Certes, depuis longtemps je ne découvre plus de nouveaux théorèmes... Et alors ? Je ne pense plus ? Je n'enseigne plus ? Je n'offre plus mon temps pour le rayonnement de ma discipline ? Je ne participe plus à la diffusion de la culture et de l'information scientifique ? Je ne contribue plus au sein de la communauté scientifique à alimenter le débat sur notre discipline et son enseignement, à la transmission des connaissances et à la formation ? Ma hiérarchie me voudrait morcelé en enseignant et en chercheur, je m'y refuse. Je revendique d'appartenir à une communauté, une communauté dans laquelle j'ai le sentiment de ne pas être un parasite, ni « une branche morte », ni... vous chercherez la métaphore qui vous parle le plus. Il arrive toutefois ce moment critique où tout bascule : le système parvient à vous mettre mal à l'aise. Un sentiment de solitude s'installe, même si tous les jours vous vous levez pour rejoindre votre laboratoire, parfois difficile à trouver... Si la plupart des collègues, des étudiants ou des secrétaires vous permettent de sourire et même de croire que tout va bien, vous rêvez au fond d'autre chose : d'une vraie qualité de vie.

Pourtant, le système pourrait garder une magnifique capacité d'autogestion, il pourrait se donner des libertés, des libertés qui ne coïncideraient évidemment pas avec la fainéantise et le « n'importe quoi ». Il aurait peut-être été plus facile pour moi de faire un film sur des catégories ciblées comme les ouvriers d'une chaîne de montage plutôt que sur des universitaires, dont on dit trop facilement et sans contradiction possible dans des journaux (ce qui est aussi une souffrance pour moi) qu'ils ne travaillent que quatre heures par semaine. Je l'ai vraiment lu ! À l'extérieur donc, les universitaires doivent entendre qu'ils travaillent peu. Et à l'intérieur, qu'ils ne répondent pas aux critères d'une activité reconnue. Je n'ai plus envie, moi, d'entendre tout cela. Je préfère que l'on me renvoie une certaine reconnaissance de mon engagement, de mes talents et que l'on m'encourage à donner le meilleur de moi-même. Alors, quelle position tenir dans un tel contexte ? Je revendique encore l'appartenance à une communauté qui m'a adopté lorsque j'ai été recruté en tant que maître de conférences avec des missions assez larges pour que je puisse m'y retrouver. Moi, comme mes collègues. Ces dernières années, j'ai vu des déchirures, des amitiés naître et mourir brutalement sur nos

lieux de travail ; des rivalités, des trahisons, de la dépression, de la profondeur et de la superficialité. La question est alors la suivante : à quel point, dans ce magma d'émotions mal maîtrisées, d'intelligences malmenées, de talents gâchés, sommes-nous devenus nos propres bourreaux ? À quel collègue puis-je tendre la main sans qu'il me dévore les doigts ? Mes propres difficultés à canaliser mes émotions et par conséquent mon langage m'ont amené vers d'autres rivages. Ce qui me fascine personnellement dans l'art, le cinéma en particulier mais aussi dans toute forme de vie spirituelle, c'est une « quête infatigable de l'indicible » qui fait de l'être humain un être vivant particulier. Je cite la psychanalyste Catherine Ternynck, dans son livre *Chambre à part* : « On peut aimer les mots pour ce qu'ils disent, mais aussi pour ce qu'ils taisent, et invitent à chercher ailleurs, plus loin. Le sens est toujours au-delà du seuil. ». Cela pour rappeler, sans prétention, une phrase de Gian Carlo Rota (dans son ouvrage *Pensées discrètes* : 188) que m'a dédicacée, il y a quelques mois – c'était avant que je réalise ce film – un conférencier qui allait parler de ce grand mathématicien et philosophe : « De nos jours, la médiocrité dominante coûte très cher aux scientifiques qui osent dévier de la routine des publications techniques pour se plonger dans le ciel bleu de la libre fantaisie. »

En tournant ce film, j'ai eu une pensée particulière pour tous les collègues qui souffrent et qui n'osent pas le dire, ceux qui déprident parce qu'ils ne sont pas au top de leurs recherches, ou parce qu'ils ne parviennent pas dans leurs enseignements à intéresser suffisamment des jeunes qui auraient besoin de profondeur. Je le dirai sans détours : ce système LMD est un véritable échec, un virus qui s'est infiltré dans les universités pour aspirer leur souffle vital. C'est le triomphe de la course, de la performance sur la lenteur nécessaire à l'apprentissage ; la victoire du superficiel sur la profondeur. Je souffre aussi pour les jeunes qui doivent sentir que quelque chose ne va pas. Ce n'est pas vrai que les jeunes se détournent volontairement des sciences. Cette histoire de désaffection pour les sciences est un canular. Celui-ci est démasqué dans une enquête menée par le sociologue Bernard Convert (2010). Nous le constatons également depuis plusieurs années lorsque nous rencontrons, mon collègue François Recher et moi-même, des élèves et des enseignants des établissements scolaires de notre région. Nous apprenons en effet beaucoup sur une « sociologie de la

jeunesse actuelle ». Les jeunes cherchent de la passion et de la profondeur. Ils ont ce besoin vital nécessaire pour orienter leurs choix de vie. C'est presque une caractérisation de la jeunesse : chercher la profondeur. Et nous, qui avons déjà fait une partie du chemin, nous avons une dette envers les personnes que nous avons rencontrées et qui nous ont fait connaître les grands plaisirs de l'accès à la connaissance, et ont ainsi éclairé notre propre chemin. Je pense naturellement à des collègues, maintenant à la retraite, à une époque déclarés émérites car leur culture représentait un phare pour nous tous ; ces collègues qui, avec les critères et les mentalités actuelles, auraient du mal à devenir professeurs première classe ! Ces collègues qui ont formé des générations et des générations de jeunes dans des conditions bien différentes de celles que nous connaissons actuellement, je veux dire plus respectueuses. Et si une université perd ses jeunes, elle n'aura bientôt plus de doctorants, plus de chercheurs, plus de laboratoires. Ce serait alors davantage une désaffection pour la médiocrité que pour les sciences. Le scénario catastrophe serait alors la désertification de nos campus. Voilà une peur que j'ai essayé d'exorciser dans le film. Délivrer des connaissances est une chose, mais donner aux jeunes un véritable accès à la connaissance en est une autre tout aussi nécessaire. On peut se contenter de débiter du savoir et de publier davantage. Le rôle de l'universitaire, je ne le conçois pas comme tel, mais plutôt comme un guide, un accompagnateur, un référent qui ouvre à la connaissance, un passeur entre l'université et la cité. C'est un véritable engagement auprès des jeunes, une des missions essentielles et prioritaires de l'université mais aussi de la recherche au sens large, des publications, des colloques... Chacun doit pouvoir y trouver sa place selon ses compétences, ses talents, ses projets et être reconnu dans la complémentarité.

Campus 2016 est un acte d'amour pour l'université et pour la pensée, toutes deux menacées dans un monde dominé par l'individualisme et la consommation qui a peut-être perdu de vue l'essentiel : le sens. Je vous remercie de votre attention.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

CONVERT B., 2006. Les impasses de la démocratisation scolaire. Sur une prétendue crise des vocations scientifiques. Paris, Raisons d'Agir.

ROTA G., 1993. Pensieri discreti, a cura di F. Palombi. Milano, Garzanti.

TERNYNCK C., 2008. *Chambre à part*. Paris, Desclée de Brouwer.

VASSALLO V., 2009. *Campus 2016*. Court-métrage, durée 5 min. Production Ritalgan et le Service Culture de l'université Lille1.

Résumé

Dans ce texte, comme dans le film *Campus 2016* qu'il a réalisé et qui en est une autre mise en forme, Valerio Vassallo, maître de conférences en mathématiques exprime la souffrance et le désarroi que provoquent les réformes de l'université sur une communauté d'enseignants et de chercheurs, menacés de perdre leur place dans leurs laboratoires parce qu'ils ne publieraient pas assez. Il dénonce le mépris intellectualisé dont ceux-ci sont victimes et le devenir inquiétant d'une université qui, faute de savoir encore transmettre du sens, risque de dégoûter de sa fréquentation les étudiants. L'auteur rappelle que des alternatives sont possibles pour sauver l'université.

Mots-clefs : mathématiques, publicisation, arts, enseignement, formation, laboratoires, conférences.

Summary

Campus 2016

In this paper, as in the film *Campus 2016* which he produced and which is another form of presentation, Valerio Vassallo, senior lecturer in mathematics, expresses the suffering and disarray caused by university reforms to a community of teachers and researcher who are threatened with losing their places in their laboratories because they have supposedly not published enough. He denounces the intellectualised contempt of which they are victims and the worrying future of a university which, failing to

know how to keep passing on meaning, risks putting students off attending it. The author reminds us that alternatives are possible to save the university.

Key-words: mathematics, *publicisation*, arts, teaching, training, laboratories, conferences.

* * *